

LATIE GÉTIGNEY

**LES** *lettres*  
**QUE JE NE VOUS AI  
JAMAIS ENVOYÉES**

« Un vrai coup de cœur. »  
Mily Black

**PRIX 2018 DE LA  
MEILLEURE ROMANCE**

ROMANCE  
HISTORIQUE

# LES *lettres* QUE JE NE VOUS AI JAMAIS ENVOYÉES

« Ce roman a su faire fondre mon petit cœur  
et je vous avoue que je n'ai pas hésité  
un instant quand il a fallu voter. »

Coralie du blog *La Malle aux Livres*

Londres, janvier 1797

*Cher Monsieur Clenneth...*

C'est ainsi que commencent les lettres que Miss Amy Rosebury écrit au gentleman entraperçu dans une librairie de Covent Garden par un bel après-midi d'hiver. Des lettres dans lesquelles elle ouvre son cœur d'autant plus librement qu'elle ne les lui enverra jamais et que leurs chemins ont peu de chances de se croiser à nouveau. Du moins, c'est ce qu'elle pense... Mais la gentry anglaise est un bien petit monde.

Entre malentendus, convenances et faux-semblants, un roman d'amour et d'aventure, comme une rencontre entre *Orgueil et préjugés* et *Autant en emporte le vent*.

*Latie Gétigney a 28 ans, elle dévore les romans d'époque et les séries historiques. Elle aime également le thé, l'histoire, l'Angleterre et les disques vinyles. Diplômée de Sciences Po Paris, elle est consultante. Signe très particulier : elle collectionne des piles entières de cahiers gribouillés.*

Ce roman a remporté le Prix de la meilleure romance 2018, sélectionné par un jury prestigieux composé de journalistes et de blogueuses, mais aussi des auteurs Mily Black et Cali Keys.



ISBN : 978-2-36812-313-3  
Prix TTC France : 14,90 €

INÉDIT



## LES LECTRICES ONT AIMÉ !

« Il y a de nombreux rebondissements dans le récit et tous les faits historiques apportent importance et grandeur au roman. (...) La plume de l'auteure est très fine, c'est extrêmement agréable et j'ai pris un énorme plaisir à la lire. »

Diana, du blog *Follow the Reader*

« Une romance historique vraiment passionnante. Un moment de lecture rythmé par les rebondissements et les états d'âme de nos personnages. J'ai trouvé le récit très agréable à lire et je me suis laissée séduire par cette romance hors du commun. »

Marlène, du blog *Le monde enchanté de mes lectures*

« L'histoire est bien ficelée et intéressante. L'époque est bien représentée. On a même droit à un peu d'action ! Je n'avais aucune idée d'où l'auteure me menait et je me suis laissée porter par sa plume agréable. »

Laeti, du blog *Lire ou dormir il faut choisir*

« J'ai passé un agréable moment de lecture. »

Jennifer, du blog *Joanskingdom*

Pour en savoir plus sur les Lectrices Diva Romance, rendez-vous sur la page [www.editionsdivaromance.fr/lectrices-diva-romance](http://www.editionsdivaromance.fr/lectrices-diva-romance)

© Diva Romance, une marque des éditions Leduc.s, 2018  
29, boulevard Raspail  
75007 Paris – France  
[www.editionsdivaromance.fr](http://www.editionsdivaromance.fr)

ISBN : 978-2-36812-313-3  
Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous  
sur Facebook (EditionsDivaRomance),  
sur Twitter (@EditionsDiva) et  
sur Instagram (@EditionsDivaRomance) !

Latie Gétigney

LES LETTRES QUE  
JE NE VOUS AI  
JAMAIS ENVOYÉES

*Roman*



CE ROMAN A REMPORTÉ  
LE PRIX DE LA MEILLEURE ROMANCE  
EN 2018 !

Le Prix de la meilleure romance, c'est quoi ?  
Décerné par un jury composé d'auteurs, de blogueurs,  
de journalistes, mais aussi de lecteurs, il récompense  
LA meilleure romance de l'année, après un appel à  
manuscrits ouvert à tous !

Rejoignez-nous vite sur les réseaux sociaux pour en  
savoir plus, et pourquoi pas devenir le prochain auteur  
des éditions Diva Romance... !

Rendez-vous sur  
[www.editionsdivaromance.fr/prix-diva-romance](http://www.editionsdivaromance.fr/prix-diva-romance)



*À mes parents, en remerciement de leur amour,  
de leur soutien, et de leur exemple infaillible,  
À ma famille chérie,  
Aux amitiés qui portent du fruit dans ma vie,  
Au jury du Prix de la meilleure romance qui m'a offert  
cette incroyable chance,  
À toutes les bonnes fées et tous les magiciens  
des Éditions Diva Romance,  
Et à vous tous, qui croyez aux rêves...*



## LA PREMIÈRE LETTRE

*Londres, janvier 1797*

*Cher Mr Clenneth,*

*Un gentleman me trouverait sans doute bien audacieuse d'oser ainsi lui écrire sans lui avoir été présentée. Peut-être s'offusquerait-il au point de blâmer mes mœurs éhontées. Rassurez-vous, Mr Clenneth, je suis un être très raisonnable. Pour preuve, je ne vous enverrai jamais cette lettre.*

*Et pourtant, je vous écris. Je vous écris, monsieur, et quiconque l'apprenant craindrait de me voir perdre l'esprit. Il faut bien, pour cela, que vous ayez fait forte impression sur mon cœur jusqu'alors réputé si sage. Car depuis que je vous ai vu, cette folle idée de correspondance ne me quitte plus.*

*J'avais déjà entendu beaucoup à votre sujet. Ma tante vous présentait comme l'un des meilleurs partis d'Angleterre, mon oncle Lennox aurait aimé vous avoir pour gendre. Même ma cousine Lisa, leur fille, pourtant avare de compliments sur la*

*gent masculine, m'avait vanté vos qualités : droiture, discrétion, intelligence et élégance.*

*Mais voyez-vous, Mr Clenneth, il en est des hommes comme des tableaux. On a beau vous les décrire avec le plus grand souci de précision, leur effet demeure nul tant que vous n'avez pas pu en apprécier la qualité par vous-même. Ce n'est qu'une fois devant la toile que vous pouvez juger des ressentis de vos amis et formuler vos propres sentiments. Du reste, la plupart du temps, vos proches ont tant enjolivé les choses, que vous vous trouvez toute désappointée devant l'œuvre finale.*

*Il m'a donc fallu attendre une promenade avec Lisa du côté de Covent Garden pour me rendre compte que la famille Lennox disait vrai.*

*Laissez-moi vous conter ce moment.*

*Alors que, tout à nos déambulations dans les allées du marché, nous nous extasiions devant un étalage d'épices venues d'Orient, Lisa me tira de ma contemplation d'un coup de coude. À quelques mètres de nous, vous étiez plongé dans l'inspection d'une pile de livres sous le regard débonnaire d'un vieux libraire mal fagoté.*

*Vous aviez fière allure, avec vos traits réguliers et fins, vos pommettes saillantes, votre menton carré, et votre nez droit. Votre haut-de-forme laissait échapper quelques boucles brunes indisciplinées. Néanmoins, ce furent vos yeux qui retinrent vraiment mon attention. Je fus subjuguée par l'extrême douceur du regard émeraude qui croisa le mien alors que vous preniez congé du commerçant. J'eus alors la conviction que tout ce qu'on disait à votre sujet était vrai.*

*Cela me porte à croire que vous seriez un excellent confident. Aussi, Mr Clenneth, j'aimerais que quelqu'un m'écoute... pour ce que je suis. Et je ne peux plus souffrir de ne confier mes idées qu'à un modeste journal. Monsieur, je ferai donc de*

*vous mon journal. Je pourrai imaginer que ces feuilles sont des oreilles amicales, que leur gorge rira avec moi, que leur bouche sourira pour moi, que leur cerveau argumentera contre moi, et que leurs larmes pleureront de concert avec moi. Me trouvez-vous extravagante ?*

*Pour ce que je suis.... Une femme jeune sans grande fortune dotée – aux dires de ma famille et particulièrement de ma cadette Catherine – d'un peu trop d'esprit et d'idées.*

*Et vous, Mr Clenneth, que pensez-vous de vous votre famille ? Je l'imagine affectueuse et unie. Est-ce le cas ?*

*Je rêve d'autant plus facilement que je sais que nos chemins ont peu de chances de se croiser à nouveau.*

*Douce soirée, cher confident,*

*Miss Amy Rosebury*



## CHAPITRE I

### TOUT COMMENCE PAR UN COFFRET EN BOIS

Lorsqu’Amy Rosebury posa sa plume et enferma la lettre qu’elle venait d’écrire dans le coffret que sa chère sœur Abigail lui avait offert à l’occasion de ses dix-neuf ans, elle croyait sincèrement s’en tenir à son idée. Sa correspondance secrète viendrait s’empiler dans cet écrin, au fur et à mesure qu’elle y décrirait ses émotions et ses pensées les plus profondes. Et jamais elle n’en attendrait davantage.

Elle caressa la boîte en bois sur laquelle sa sœur avait peint de fines lianes de lierre dont l’entrelacs dessinait son monogramme. Désormais, chaque fois qu’elle l’ouvrirait, elle y associerait la douceur des souvenirs de Londres car, dans quelques jours, elle rentrerait à Weymouth avec sa famille et ne croiserait plus jamais Mr Clenneth.

Délicatement, elle posa le coffret sur le manteau de la cheminée. Il était temps de rejoindre sa famille. En l’honneur de la présence des Rosebury, son oncle et sa tante Lennox avaient convié à souper quelques-unes de leurs connaissances.

Un peu nerveuse à l'idée de ces nouvelles rencontres, Amy rajusta ses boucles blondes et inspecta le drapé de sa robe blanche avant de descendre.

Lorsqu'elle fit son entrée au salon, les trois autres femmes de la famille Rosebury siégeaient côte à côte sur une banquette, le dos bien droit, les mains délicatement posées sur les genoux. Mrs Rosebury et ses filles semblaient calmes mais leurs regards brillants trahissaient leur excitation. Toutes trois adoraient Londres et avaient passé la majeure partie de l'après-midi à faire des conjectures sur leurs futures connaissances et le déroulement de la soirée. Mrs Rosebury, en particulier, attendait beaucoup de cette distraction en si bonne société. Pour l'occasion, elle avait tenu à choisir elle-même les toilettes de ses filles, cherchant la robe qui mettrait en valeur l'allure aérienne et les grands yeux couleur océan de sa fille aînée, Abigail, puis celle qui soulignerait la taille fine et la lourde chevelure auburn de sa cadette, Catherine. Amy aussi lui devait l'étoffe immaculée qui rehaussait son teint de pêche. À présent, Mrs Rosebury était satisfaite et espérait grandement que sa sœur ait pensé à convier quelque charmante compagnie qui ravisse les demoiselles.

Malheureusement, elle n'avait rien pu faire pour corriger la nonchalance de son fils, Robert, vautre sur un canapé dans un coin du salon. D'humeur toujours encline à faire la fête, le frère aîné d'Amy était mortifié que son père l'ait forcé à rester souper plutôt que d'aller retrouver les officiers – ses compagnons de boisson et de jeu préférés.

La rondelette tante Lennox, elle, réglait les derniers détails avec le majordome tandis que Mr Rosebury et l'oncle Lennox discutaient de leurs techniques de chasse près de la cheminée.

Amy rejoignit sa cousine qui s'affairait autour du piano, et la regarda avec amusement fouiller parmi les piles de partitions. On ne pouvait pas dire que Lisa était belle. Son visage, malgré son éclat, était encadré par deux grandes oreilles très rondes. Et sa bouche était masculine. Mais Amy admirait son regard vif et lui enviait sa verve peu commune qui frisait parfois l'impertinence. D'aussi loin qu'elle s'en souvienne, elle avait toujours ressenti une profonde affection pour sa cousine. Elle aimait son humour, sa franchise et sa générosité. Les Lennox désespéraient de la marier un jour : Lisa n'avait nulle envie de lier son sort à celui d'un homme et jurait que, puisqu'elle n'en avait pas la nécessité financière, elle ne prendrait jamais d'époux.

Les invités des Lennox ne tardèrent pas à arriver. Parmi eux, Amy remarqua tout de suite un grand jeune homme affable, au teint rose comme celui d'un nourrisson, qu'on lui présenta comme Mr William Bridgestone, originaire de Bath.

Ses manières aimables et ouvertes eurent très vite raison de la réserve naturelle d'Amy et elle se réjouit d'être placée à côté de lui.

— Séjournez-vous régulièrement à Londres, Mr Bridgestone ?

— Oui, c'est un de mes plus grands plaisirs. J'ai la chance de profiter de l'hospitalité d'amis de ma famille lorsque mes affaires me mènent à la capitale.

— Préférez-vous Londres à Bath ?

Amy, qui n'avait jamais visité la ville, était fort curieuse d'en apprendre davantage sur Bath. Elle n'en connaissait guère que ce que Lisa lui avait décrit, mais comme la jeune femme y avait pratiquement été conduite de

force par Mrs Lennox pour prendre les bains – ce que Lisa avait en horreur – elle doutait de la sincérité de la description.

— Non, je confesse que j'aime beaucoup Bath, confia William Bridgestone sans affectation. La société y est tout aussi excellente, les divertissements riches, et la superficie de la ville me convient mieux. Je suis vite perdu dans la foule londonienne ! Le seul moment que je redoute, c'est la saison des bains ! Et vous, miss Amy, vous plaisez-vous à Londres ?

— Pour tout vous avouer, je ne me sens pas toujours à mon aise dans cette immensité. C'est évidemment bien plus grand que Weymouth, notre ville d'origine. En revanche, j'apprécie les richesses qui y sont offertes.

— La côte doit vous manquer terriblement. Mais il est vrai que Londres regorge d'opportunités : concerts, expositions, opéras, pièces de théâtre. Il y en a pour tous les goûts ! concéda Mr Bridgestone d'un air entendu.

*Suis-je sotté !* pensa Amy. *C'est évidemment ce que tout le monde doit dire de Londres.* Pourtant ce n'était pas à cela qu'elle songeait.

— Certes, mais il existe bien d'autres trésors, répliqua-t-elle d'un ton qu'elle espérait mystérieux.

— Dites-moi tout.

— Eh bien, par exemple, jamais je n'avais vu autant de livres rassemblés au même endroit : Lisa et moi avons dévalisé les libraires ce matin.

C'est le moment que Lisa choisit pour intervenir joyeusement.

— Amy a découvert tant de ces fameux « trésors » que nous serions mortes écrasées sous leur poids sans la sagesse de ma gouvernante.

— Ma sœur est ce qu'on appelle vulgairement un rat de bibliothèque, se moqua ouvertement Robert Rosebury.

La cadette, Catherine, s'esclaffa à ces mots.

— Je comprends votre engouement pour la lecture, miss Amy, répondit Mr Bridgestone sans tenir compte des remarques de Robert. Certains de mes amis en sont insatiables. J'aime tant les fréquenter. Leur conversation est toujours des plus intéressantes. Et la lecture est, à mon avis ; une saine passion. Alors, miss Lennox, où avez-vous trouvé tous ces trésors ?

Lisa sourit.

— En grande partie près de Covent Garden, monsieur. J'y ai d'ailleurs également déniché quelques partitions des plus divertissantes.

— Il me tarde de les entendre.

Il sembla hésiter un instant, et Amy surprit le regard en coin qu'il posa sur Abigail avant de s'éclaircir la gorge et de demander :

— Et vous, miss Rosebury, permettez-moi de m'enquérir : vous plaisez-vous à Londres ?

Abigail parut surprise de cette attention et répondit poliment.

— Beaucoup, je vous remercie, Mr Bridgestone.

Au grand étonnement d'Amy, le jeune homme rougit légèrement et, soudain mal à l'aise, se mit à chercher ses mots :

— Trouvez-vous la ville divertissante ?

— Tout à fait divertissante.

Amy fut surprise de découvrir le visage d'Abigail si empourpré. Il était rare que sa sœur soit gênée. Constatant qu'elle hésitait à son tour, elle l'entendit demander d'une voix plus agitée qu'à l'ordinaire :

— Puisque vous semblez bien connaître les divertissements offerts par Londres, Mr Bridgestone, sauriez-vous nous en conseiller ?

— Nul doute que vous avez connaissance d'un ou deux clubs bien pourvus où nous pourrions nous échapper quelques heures, renchérit Robert avec un clin d'œil. Sans ces dames, il va sans dire !

— Je crains de vous décevoir, Mr Rosebury. Je me rends rarement au club, surtout à Londres. Ou alors, j'y passe dans la journée afin de pouvoir échanger sur les derniers événements politiques avec mes comparses. Mais je crains d'être un personnage bien ennuyeux. J'aime le grand air et me coucher tôt ! dit-il en riant. Mais pour en revenir à la question de Miss Rosebury, j'ai entendu dire que la performance de Mr Miles Peter Andrews dans l'opéra *Rosina* de William Shield qui est joué actuellement à Covent Garden est extraordinaire. Si jamais vous aviez envie de vous y rendre, vous et vos jeunes sœurs, je serais heureux de vous servir d'escorte.

— Je pense pouvoir répondre pour mes sœurs et moi que nous serions enchantées, si nos parents nous y autorisent.

Mr Bridgestone parut satisfait et afficha un petit sourire embarrassé.

La conversation dévia sur les aménagements architecturaux que prévoyaient les Lennox pour leur demeure, laissant à Amy tout le loisir de continuer à observer sa sœur et Mr Bridgestone.

Ce n'était pas la première fois qu'on présentait un jeune homme à Abigail, et Amy avait souvent vu lesdits prétendants s'embuer bien vite dans des œillades enamourées auxquelles la douce et pétillante jeune fille répondait avec

sobriété. Mais cette fois, c'était différent. Amy le sentait bien. Elle voyait sous ses yeux éclore quelque chose de nouveau. Était-ce de l'amour ? Était-il possible qu'il ait surgi si vite ? Elle se mordit la lèvre... Ces réflexions la renvoyaient à sa propre folie, dormant dans la boîte en bois. Si elle avait été séduite par un simple inconnu aperçu à quelques pas, n'était-il pas normal que sa sœur se prenne d'affection aussi vite pour un Mr Bridgestone, un être de chair et d'os, assis à leurs côtés ?

Le souper achevé, tandis que Lisa jouait un air au piano, l'amusement d'Amy ne cessa de croître devant les efforts de Mr Bridgestone. Il s'était approché d'Abigail, assise près de la cheminée et discutait maintenant avec animation. À n'en pas douter, leur rougissement subtil ne devait rien à la chaleur de l'âtre.

D'ailleurs, si leur conversation était des plus banales, leur air épanoui n'échappait à personne. Même la cadette des Rosebury n'était pas dupe. D'un caractère plutôt envieux, il était évident qu'elle n'appréciait pas que son aînée s'arrogue la compagnie du meilleur parti de la soirée. Aussi proposait-elle qu'on joue aux cartes, espérant ainsi, sans doute, que Mr Bridgestone la remarquerait. Peine perdue pour la pauvre Catherine, car, s'il se conduisit en parfait gentleman et prit soin de s'intéresser tour à tour à toutes les jeunes femmes, William Bridgestone eut bien du mal à détacher son regard du visage d'Abigail.

Plus tard dans la soirée, le cœur rempli de multiples émotions, Amy s'excusa pour se retirer dans sa chambre et s'installa au secrétaire en merisier fin qui jouxtait la fenêtre.

*Cher Mr Clenneth,*

*Il semble que notre visite à Londres regorge de surprises ! Pouvais-je me douter qu'en une seule journée, deux des demoiselles Rosebury succomberaient aux flèches de Cupidon ? J'ai souvent craint qu'on m'enlève mon adorable sœur. Je crois qu'il est temps de m'y résoudre. Et je le ferai sans doute avec le sourire car son prétendant a tout mon assentiment : William Bridgestone est amusant et attentionné, enthousiaste et gentil. Des qualités qui rejoignent en tout point celles de ma chère sœur. Je dois dire que j'ai apprécié qu'il ne prête pas attention aux moqueries de Robert ou de Catherine. Et il s'est montré si empressé auprès d'Abigail...*

*Nous verrons ce que les prochains jours apportent, d'autant que nous devons bientôt quitter Londres. Mais j'ai l'intime conviction que la rencontre de ce soir ne restera pas sans lendemain. J'ai hâte de faire plus ample connaissance avec ce charmant personnage.*

*Qu'en dites-vous : Abigail Bridgestone sonnerait plutôt bien !*

*Votre sincère Amy Rosebury*

Mr Bridgestone vint leur rendre visite le lendemain de la réception, puis dès le surlendemain tint sa promesse de les accompagner à l'opéra. La soirée fut exquise. Amy – qui n'était jamais encore entrée dans le Théâtre Royal – fut impressionnée par le volume du bâtiment et subjuguée par l'orgue qui trônait sur la scène. William Bridgestone lui expliqua qu'il s'agissait d'un legs du grand Georg Friedrich Haendel en personne au fondateur du théâtre, John Rich.

Coiffée à la grecque, Abigail était radieuse et William n'hésita pas à afficher sa préférence pour l'aînée des demoiselles

Rosebury en prenant place à côté d'elle au balcon dès le début du spectacle. Il donna ainsi tout le loisir à Amy et à Lisa d'observer discrètement les deux jeunes gens. Les voir rire de bon cœur et s'émouvoir de concert des aventures de Rosina et de Mr Belville, acheva de convaincre les deux cousines que le jeune couple était décidément bien assorti.

Bientôt, les jeunes gens se mirent à visiter Londres ensemble. Débonnaire et animé, William Bridgestone se révélait être un excellent guide. Il était aussi bien capable de leur montrer l'Observatoire Royal de Greenwich, de leur décrire la construction des tours de Westminster, de leur narrer la fondation du British Museum ou de la Royal Academy près de trente ans plus tôt que de leur parler de la machine sous-marine dont un Hollandais avait fait la démonstration au siècle précédent dans la Tamise.

De manière générale, il avait toujours mille et une attentions à l'égard des demoiselles Rosebury. Amy et lui aimaient discuter et riaient aisément ensemble. Il lui racontait volontiers des histoires de pirates et de maisons hantées, lui fabriquait des arcs, et la laissait monter son cheval. Peu à peu, il se comportait davantage en frère vis-à-vis d'elle que Robert Rosebury, l'aîné de la famille. Ce dernier préférait la compagnie de ses amis de jeu et de boisson à celle de ses sœurs. Et à mesure que William gagnait l'amitié d'Amy, il semblait également progresser dans la conquête du cœur de la douce Abigail.

On décida très vite que les Rosebury resteraient encore quelque temps à Londres. Mr Rosebury voulait donner sa chance au jeune couple car Mr Bridgestone lui plaisait. Si Catherine fit quelques remarques moqueuses à son aînée, aucun des autres membres de la famille ne commenta les

liens qui se tissaient entre Abigail et William : Robert était trop occupé à trouver des stratagèmes pour obtenir plus d'argent de son père, et la sage Amy préférait attendre que sa sœur vienne se confier à elle. Quant à Mr et Mrs Lennox, ils restaient discrets car ils craignaient bien trop les représailles de leurs sœur et beau-frère qui dans leur jeunesse avaient fait les frais de leur enthousiasme marieur.

Londres, février 1797

*Cher Mr Clenneth,*

*Devinerez-vous la grande nouvelle que j'ai à vous annoncer ? Voulez-vous un indice ? Le voici : mon souhait s'est réalisé ! Vous y êtes ! Ma très chère sœur et William Bridgestone viennent d'annoncer leurs fiançailles.*

*Comme elle est heureuse ! Je crois que voir l'amitié qui naissait entre son fiancé et moi l'a confirmée dans ses premiers sentiments à son égard.*

*Comme elle est changée ! Elle m'a confié que ce qui lui arrivait était encore plus beau que tout ce dont elle avait pu rêver. J'ai du mal à la croire. Les rêves semblent tellement démesurés comparés à la réalité.*

*Et William ! Je pense sincèrement qu'il a fait un choix parfait. Cela m'arrange d'autant plus qu'il va devenir officiellement mon frère. Il était si ému lorsqu'il nous a annoncé leurs fiançailles. Savez-vous ce qu'il m'a dit ?*

*« Chère Amy, j'ai toujours rêvé d'avoir une sœur à taquiner. »*

*Cela se voit ! Honnêtement, je crois bien que jamais Robert ne se serait amusé à discuter de l'histoire de l'Angleterre pour me faire plaisir. Alors que cela n'effraie pas ce cher William !*

*Mr Clenneth, je me relis et me dis que, si vous aviez reçu une telle lettre, vous l'auriez sans doute trouvée bien niaise, voire assommante. Je sais qu'il faudra un jour que je mette fin à cette lubie. Pourtant vous écrire est un tel soulagement. J'ai l'impression de pouvoir tout vous dire.*

*Et vous, Mr Clenneth, avez-vous quelqu'un à qui vous confier ? Une idée si farfelue vous aurait-elle seulement effleuré l'esprit ?*

*Votre obligée,  
Miss Amy Rosebury*

Abigail et William s'unirent en avril. Ils invitèrent aussitôt Amy à découvrir Bath et leur nouvelle demeure de Camden Place. C'est ainsi qu'ils scellèrent le bouleversement de la vie tranquille de la jeune fille.

Le destin choisit de se manifester lors d'un après-midi particulièrement pluvieux où elle était installée à lire dans la bibliothèque de sa sœur.

— Amy, s'écria Abigail en faisant irruption dans la pièce. Le thé est servi. Descendez vite, nous avons de la visite.

Amy suivit sa sœur dans le petit salon, priant secrètement pour que le visiteur ne soit pas cet homme ridicule en habit jaune qui aimait courtiser Lisa lors des saisons mondaines, et dont sa cousine, fidèle à elle-même, cherchait désespérément à se débarrasser en le poussant vers Amy.

— Amy, permettez-moi de vous présenter nos invités, fit Abigail en la précédant dans le salon feutré des Bridgestone. Mr George Elias et Mr Henry Clenneth. Ce sont tous deux de très chers amis de William. Messieurs, voici ma sœur bien-aimée, miss Amy Rosebury.

Clouée sur place par la surprise, Amy ne parvenait plus à réfléchir ni à réagir. Elle jeta un regard rapide vers les visiteurs pour s'assurer qu'elle n'avait pas mal entendu. Mr Clenneth se tenait bien là, debout, à quelques mètres d'elle, dans toute sa prestance, en tout point semblable à l'image qu'elle conservait de lui.

En proie à la panique, elle baissa les yeux. Elle entendait le sang battre furieusement contre ses tempes. C'était insensé ! Mr Clenneth, un proche de William ? Elle qui avait cru ne jamais le revoir venait de lui être présentée en bonne et due forme. Quelle contenance adopter ?

Une ombre s'avança, amplifiée par la lueur des chandelles qu'Abigail avait fait allumer. Elle sentait le feu crépiter dans son dos. Un visage se tourna vers elle. Elle croisa d'un coup d'œil les grands yeux verts qui s'appliquaient à la dévisager. Ses lèvres s'étirèrent en un petit sourire dont elle ne parvint pas à saisir le sens. Était-il joyeux ou se moquait-il d'elle ?

— Mademoiselle.

Il s'inclina élégamment. Amy répondit par un faible sourire et salua rapidement le deuxième visiteur qui s'inclinait à son tour.

Une fois assise, elle tenta de calmer l'angoisse qui montait en elle. Pourquoi n'avait-elle jamais su que William et Mr Clenneth étaient liés ? Comment parviendrait-elle à être naturelle avec lui ? Qu'elle avait été sottise de tant penser à lui ! De lui écrire des lettres ! Ah oui, quelle riche idée ! Maintenant qu'elle était confrontée à lui, elle devenait muette et peureuse. Il l'intimidait tellement ! Et puis, comment interpréter son sourire ? Elle avait tant prié pour le revoir et, à présent, elle ne savait plus comment se comporter.

Adossé contre le manteau de la cheminée, Mr Elias, le second visiteur, observait avec attention les vaines tentatives de la jeune femme pour masquer son trouble, et ne s'en étonnait pas. Son ami, Henry Clenneth, provoquait souvent quelques exaltations chez les jeunes femmes. Cela, Mr Elias le savait bien. Et pour cause, il connaissait Mr Clenneth depuis toujours. Leurs domaines étaient attenants et leurs familles avaient l'habitude de se recevoir régulièrement.

Malgré leur décennie de différence, Mr Elias avait très vite été séduit par la vivacité d'esprit du garçon et l'avait pris sous sa protection. À force de balades et de discussions animées, il avait trouvé dans son ami le frère qu'il n'avait jamais eu.

Quand il avait été temps pour Mr Clenneth de continuer ses études à l'Université, Mr Elias avait décidé de le suivre à Oxford, poussé par sa curiosité innée ainsi que par la perspective exaltante de longues joutes oratoires avec ses pairs.

C'était lui qui avait fait la connaissance de William Bridgestone en premier lors d'une conférence mouvementée sur Machiavel. Il l'avait bien évidemment présenté à Mr Clenneth et tous trois avaient commencé à construire une solide amitié.

Le temps d'Oxford était révolu et Mr Elias avait perdu la flamboyance de la jeunesse. Son très léger embonpoint et son front dégarni pouvaient en attester. Pour autant, ses amis le jugeaient d'un bon tempérament et d'un calme indéfectible. La lueur de ses yeux bruns et vifs laissait supposer une grande intelligence. Ses manières naturelles reflétaient sa bonhomie. Ses propos étaient mesurés et il ne parlait que pour dire quelque chose de sensé ou de raffiné. Tout le monde le disait affable, pondéré et sans histoires.

De son côté, Amy cherchait tant bien que mal à retrouver son calme. Elle concentra à son tour son attention sur

Mr Elias. Quelque chose dans l'éclat mélancolique de son regard l'alerta. On aurait dit qu'un malheur le tourmentait. Et ce léger accent dramatique ne fit qu'accroître la sympathie qu'elle éprouva tout de suite à son égard.

Elle s'enhardit à glisser un regard vers Mr Clenneth, qui avait pris place près de William. Lui aussi était calme et silencieux. Pour autant, il prêtait attention à la conversation et on entendit à diverses reprises son rire chaleureux lorsque William entreprit de divertir la petite assemblée comme il savait si bien le faire. Attendrie, Amy remarqua que ses yeux vifs se faisaient alors délicieusement rieurs.

— Amy, ma chérie, lui demanda tout à coup Abigail, la tirant de sa rêverie, verriez-vous un inconvénient à descendre à l'office et à demander au majordome s'il reste des détails à régler pour le souper ?

Encore chancelante, Amy fut presque soulagée de se voir offrir l'opportunité de quitter la pièce quelques instants. Sur le chemin, elle prit le temps de s'appuyer un moment contre une console en noyer qui meublait le grand hall. Il lui fallait un peu de temps pour assimiler le fait que l'homme à qui elle imaginait confier secrètement ses pensées venait de se matérialiser par surprise.

Elle ferma les yeux une seconde – juste assez pour revoir l'éclat des grandes prunelles vertes la dévisageant. Comment, après tout ce temps passé auprès de William, avait-elle pu ignorer qu'il était si proche de Henry Clenneth ?

Elle secoua la tête. Personne ne devait remarquer son trouble. Elle ne voulait pas qu'on la prenne pour une de ces jeunes femmes capables de tomber en pâmoison à la moindre émotion ! Et de toute façon, Henry Clenneth et George Elias semblaient avoir l'intention de rester quelque temps : elle finirait bien par en savoir plus !

Nous espérons que cet extrait  
vous a plu !



**Les lettres que je ne vous ai  
jamais envoyées**  
Latie Gétigney



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous  
à notre newsletter et recevez des **bonus**, **invitations** et  
autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !

